

---

Hans-Jörg RHEINBERGER, *Introduction à la philosophie des sciences*

Trad. de l'allemand par Nathalie Jas, Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2014 [2007], 128 pages

Philippe Stamenkovic

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9944>  
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9944  
ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2015  
Pagination : 406-408  
ISBN : 9782814302600  
ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Philippe Stamenkovic, « Hans-Jörg RHEINBERGER, *Introduction à la philosophie des sciences* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9944> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9944>

---

Tous droits réservés

**Hans-Jörg RHEINBERGER, *Introduction à la philosophie des sciences*.**

Trad. de l'allemand par Nathalie Jas, Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2014 [2007], 128 pages

Écrire un ouvrage d'initiation à une discipline aussi conflictuelle que l'épistémologie représente forcément une gageure – en France, du moins. On sait en effet à quel point les conceptions de cette discipline divergent selon les universités ou instituts de recherche où elle est pratiquée. Dans le même temps, on s'accorde à y voir une lacune persistante de l'enseignement supérieur français, à une époque où l'on parle tant d'interdisciplinarité ou d'interaction entre sciences et société (mais le plus souvent sans dépasser le stade de la déclaration d'intention). Dans ce contexte, l'ouvrage récemment traduit en français (l'édition originale, intitulée *Historische Epistemologie. Zur Einführung*, date de 2007) d'Hans-Jörg Rheinberger, ancien directeur du Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, est particulièrement bienvenu. En quelques 120 pages, l'auteur réussit le tour de force de fournir un *survey* très complet (ce qui est précisément ce que l'on attend de ce type d'ouvrage) de l'émergence et de l'évolution de l'épistémologie en tant que discipline autonome, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours. Il faut tout de suite préciser que par *épistémologie*, l'auteur entend « la réflexion qui porte, d'une part, sur les conditions historiques sous lesquelles, et les moyens avec lesquels les choses sont transformées en objets de savoir et, d'autre part, sur les manières par lesquelles le processus de production scientifique de connaissances est initié et entretenu » (p. 5). En cela il suit la « tradition française » de la discipline, par opposition à la « tradition classique, en particulier [...] anglo-saxonne », qui conçoit l'épistémologie comme une « "théorie de la connaissance", entendue comme ce qui fait qu'un savoir est scientifique » (p. 5). On sait en effet que l'épistémologie au sens français désigne (conformément à l'étymologie du terme) la théorie de la connaissance *scientifique*, par opposition à son acception anglo-saxonne de théorie de la connaissance *en général*. Cependant, au sein même de l'épistémologie en tant que théorie de la science, on a coutume de distinguer une branche « continentale », qui s'intéresse au développement historique concret des différentes sciences, et une branche « analytique », réputée anhistorique, cherchant à dégager l'architecture conceptuelle et logique de « la » science. Ainsi l'auteur évacue-t-il implicitement cette dernière acception de la définition qu'il propose, laquelle reflète la thèse principale de l'ouvrage : « Cet essai repose ainsi sur l'idée que l'historicisation de l'épistémologie constitue la contribution décisive du

siècle dernier à la transformation de la philosophie des sciences » (p. 4). L'auteur voit dans le concept d'« épistémologie historique » le point de convergence de deux mouvements parallèles, souvent initiés par des « outsiders » scientifiques « aux marges des disciplines établies de la philosophie et de l'histoire » (p. 116), d'« historicisation de la philosophie des sciences » d'une part, et d'« épistémologisation » de l'histoire des sciences » d'autre part (p. 6). Il identifie leur origine dans la conscience, de plus en plus aiguë au cours du XX<sup>e</sup> siècle, de l'historicité propre des sciences (avec comme point de départ le dépassement de la physique classique), et de leur irréductible multiplicité : « La représentation de la science comme processus commença à remplacer la vue contraignante de la science comme système total. Une science unique laissa la place à de nombreuses sciences, non réductibles les unes aux autres » (p. 3). C'est cette « dynamique propre du développement des sciences au XX<sup>e</sup> siècle » (p. 116) qui sera en fait le véritable sujet de l'ouvrage.

Pour « révéler » la « "vie propre" des sciences et de leur développement » dans toute sa complexité, l'ouvrage s'articule en six chapitres organisés chronologiquement, depuis le fameux *ignorabimus* d'Émile du Bois-Reymond en 1872, jusqu'aux récentes approches anthropologiques, sociologiques ou pratiques d'Hacking ou Latour. Selon le propre aveu de l'auteur, il est construit « autour d'une série d'exemples significatifs, dont la sélection porte la marque d'idiosyncrasies personnelles » (p. 4). Ainsi se succèdent des auteurs aussi divers que Mach ou Poincaré, Bachelard ou Popper, Husserl, Heidegger ou Cassirer, Kuhn, Feyerabend, les poststructuralistes français... De prime abord, on voit mal comment une telle sélection pourrait être autre chose qu'un « catalogue » historique, sans réelle problématique. C'est pourtant la prouesse réalisée par l'ouvrage que de montrer la « persistance d'un ensemble de problèmes » (p. 116) chez des penseurs si différents, ayant trait à « la possibilité même de la connaissance scientifique » (p. 3). Une telle réflexion sur les conditions de possibilité de l'objectivité scientifique pourrait, à bon droit, être qualifiée de *transcendantale*. Et contrairement à ce qu'affirme l'auteur, le simple fait que son objet soit « historiquement variable » n'empêche pas qu'il soit assujéti à une « présupposition transcendantale » ou une « norme définie *a priori* » (p. 6) : l'épistémologie d'Ernst Cassirer par exemple, à laquelle l'auteur consacre une section (sans toutefois mentionner cet aspect), réalise, de manière remarquable, une telle historicisation de *l'a priori* transcendantal. Du reste on retrouvera, chez

presque tous les auteurs cités, un certain *a priori*, sous des formes variées, mais dont la plupart, il est vrai, ne sauraient être qualifiées de transcendantales – et Hans-Jörg Rheinberger a tout à fait raison sur ce point. Qu'est-ce à dire ? En fait, cet *a priori* ne doit pas être pris dans le sens purement rationnel de Kant, ou historique d'Hegel (p. 37), ou encore « téléologique » d'Husserl (p. 57), mais plutôt en tant que condition *constitutive* de l'objet scientifique, dont la caractérisation répond ainsi à la problématique posée. Celle-ci apparaît comme une sorte de réflexion transcendante généralisée ou, pour reprendre un terme de l'auteur, « décentrée » (p. 116), à toutes les conditions qui rendent possible l'activité scientifique dans son ensemble, dont la complexité ne saurait être capturée par une approche *top-down* classique (par exemple transcendante, où la pratique n'est jamais qu'une application de la théorie). Ainsi l'« inversion du problème » de l'épistémologie annoncée en introduction s'éclaire-t-il : « La réflexion sur la relation entre concept et objet, regardée du point de vue du sujet connaissant, fut remplacée par la réflexion sur la relation entre objet et concept, étudiée du point de vue de l'objet à connaître. Cette transformation de la problématisation de la connaissance constitue tout à la fois le cœur de l'épistémologie et le point de départ de son historicisation. [...] La question n'était plus comment le sujet connaissant peut produire un regard non biaisé sur ses objets. Le questionnement porta plutôt désormais sur les conditions qui ont été créées ou doivent être créées afin que les objets deviennent, dans des circonstances déterminées, des objets de connaissances empiriques » (pp. 5-6). Tout le mérite de l'ouvrage est de montrer que, pour y répondre, il est illusoire de rechercher « une méthode scientifique unique, définitive, applicable dans toutes les situations », et qu'on ne peut faire l'économie d'étudier concrètement « ce que font réellement les scientifiques quand ils effectuent leurs recherches » (p. 6). Alors seulement sera-t-on à même de saisir la constitution de l'objectivité scientifique dans toutes ses dimensions : mathématique (en tant que « relation » invariante) comme chez Poincaré (pp. 20-21) ; instrumentale (comme « techno-phénomène ») chez Bachelard (pp. 28-36) ; sociale (en tant que « style » ou « collectif de pensée ») chez Fleck (pp. 40-45) ; scripturale chez Husserl (pp. 55, 56) ou encore Derrida (p. 99) ; technique chez Heidegger (p. 58) ; culturelle chez Cassirer (pp. 62-64) ; historique chez Toulmin (p. 78) ; conceptuelle chez Canguilhem (pp. 86-87) ; pratique (discursive chez Foucault (p. 95) ou expérimentale chez Hacking (pp. 104-107) ; anthropologique chez Latour (p. 111) ; etc. De même, le « projet » de Bachelard, l'*Entwurf* d'Heidegger

ou encore la « tâche » de Cassirer témoignent du processus d'objectivation propre à chaque science particulière (p. 64), qui prédétermine son objet générique de recherche (ce que l'on nommerait, en termes kantien, son *objet transcendantal*) : « La recherche ouvre certaines régions d'objets selon un projet (*Entwurf*) qui détermine aussi en même temps le type de rigueur que la recherche se donne. [Les « secteurs » (*Bezirke*) d'Heidegger, ou « cantons » de Bachelard] possèdent chacun leur propre caractère de rationalité, lequel doit être compris à partir de leurs conditions de procédés spécifiques » (p. 59). Que les objets de la physique ne soient jamais déjà donnés, mais toujours le résultat d'une activité de constitution, ce sont là les problèmes qui « ne cessèrent de resurgir à partir de perspectives différentes et dans des contextes différents », « soulevés et réactualisés de manière répétée par la dynamique propre du développement des sciences au xx<sup>e</sup> siècle » (pp. 116-117).

À tout prendre, l'ouvrage introductif d'Hans-Jörg Rheinberger est une belle réussite. Au-delà du manque de clarté ou de précision de quelques rares passages (peut-être lié à la traduction, à commencer par celle du titre de l'ouvrage, laquelle, si elle offre l'avantage de la simplicité, peut induire en erreur, la thèse de l'ouvrage étant précisément celle de la non-séparabilité de la philosophie et de l'histoire des sciences), on pourra toujours lui reprocher un caractère excessivement historique susceptible d'égaler le lecteur néophyte. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, on pourra difficilement lui reprocher un quelconque « parti pris », car son originalité consiste précisément à brouiller les lignes de démarcation traditionnelles entre épistémologie analytique et continentale, en montrant en quoi les préoccupations de certains auteurs habituellement rattachés à la première, relèvent aussi de la seconde (ainsi de Mach ou Neurath, par exemple). Si toutefois on recherche une introduction moins historique et plus conceptuelle (mais pas nécessairement plus facile d'accès), on pourra utilement consulter l'ouvrage d'Anouk Barberousse, Max Kistler et Pascal Ludwig (*La Philosophie des sciences au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 2000), qui offrira une approche complémentaire. Le grand mérite du présent ouvrage est cependant de montrer en quoi la réflexion sur les conditions de possibilité de l'activité scientifique fut d'abord réalisée au sein même de la *pratique* scientifique, « au sein des sciences et par les scientifiques eux-mêmes, et ne résulta donc pas des débats et des guerres de tranchées de la philosophie académique » (p. 6). On appréciera de même la position équilibrée de

l'auteur; ni trop normative – récusant tout « nouveau modèle dominant et contraignant » en épistémologie (p. 117), ni purement descriptive (cf. à ce sujet les passages sur Toulmin et Canguilhem). Ainsi retiendra-t-on la « leçon que nous pouvons tirer du processus de pluralisation des sciences au xx<sup>e</sup> siècle » pour l'épistémologie elle-même, en tant que discipline devenue autonome, laquelle n'a « aucunement à devenir unifié[e] afin de continuer à se développer de manière fructueuse » (p. 117).

**Philippe Stamenkovic**

*Sphère, université Paris Diderot – Paris 7, F-75013*

*p.stamenkovic@free.fr*

## Langue, discours

**Johannes ANGERMULLER, *Analyse du discours poststructuraliste. Les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers.***

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique, 2013, 160 pages

Bien qu'elle se place dans le paradigme de l'analyse du discours, la réflexion de Johannes Angermuller en dépasse largement les frontières disciplinaires. Plus qu'une réflexion théorique ou historique, il s'agit aussi d'une méthode dont l'auteur donne l'application sur des textes d'auteurs qu'elle place sous la bannière poststructuraliste : « Revenant sur quelques textes de ces auteurs, le présent ouvrage prend pour point de départ les avancées des sciences du langage en France depuis la fin des années soixante. À la lumière de l'analyse du discours "à la française", l'objectif est de rendre compte du "sujet dans la langue" (Benveniste), dont la présence est indiquée par les marqueurs, *shifters* et indices du langage – un sujet qu'il ne faut pas confondre avec une source de sens (par exemple un "auteur" ou un "acteur") mais qu'il faut voir plutôt comme un ensemble de positions changeantes que les lecteurs doivent construire lorsqu'ils contextualisent les textes (Maingueneau) » (p. 7).

Telle qu'elle a été présentée dans ce livre, l'analyse du discours est plus qu'une théorie, c'est aussi une méthode d'analyse : « Analysant la construction discursive de la subjectivité à travers une multitude de voix, de sources et de locuteurs, ce livre présente une méthodologie d'analyse du discours qui montre comment les textes se réfèrent, *via* les marqueurs formels de la polyphonie, à ceux qui parlent. Cette méthodologie poststructuraliste du discours permet d'analyser comment, dans l'acte de lecture et d'écriture, les textes sont contextualisés en fonction des places qu'occupent les sujets dans le discours » (pp. 7-8).

Une méthodologie qui ne rend pas tous les liens avec la pensée poststructuraliste, mais qui s'inscrit dans la courant pragmatique-énonciatif : Le livre « vise plutôt à esquisser une méthodologie discursive d'après le structuralisme qui s'inscrit dans le tournant pragmatique-énonciatif en sciences du langage tout en prolongeant les réflexions épistémologiques (post-) structuraliste sur la structure décentrée, le sens hétérogène et le sujet divisé » (p. 8).

Ce livre a aussi vocation à interroger, en plus de la notion de « sujet », chère aux auteurs concernés dans cet ouvrage, la notion de « sens », qui est au carrefour des disciplines du langage et des sciences humaines et sociales, qui est étudiée : « ans la lignée de ce tournant « post-structuraliste » dans les sciences du langage et dans les sciences humaines et sociales, l'ouvrage considère la production de sens comme une pratique discursive qui consiste à se positionner, soi-même et les autres, en utilisant des textes. Ainsi le discours se présente-t-il comme un terrain dynamique de perspectives protéiformes et de voix imbriquées dans lequel les participants du discours sont confrontés à la difficile tâche de définir leur place dans le discours intellectuel. Contre la vision structuraliste d'un grand discours vu d'en haut, nous nous concentrerons sur de petits passages textuels et nous découvrirons le jeu polyphonique complexe des voix mis en scène par les énoncés du discours » (*ibid.*).

Nous signalons dès à présent quelques incohérences terminologiques concernant l'usage des notions de « texte » et de « discours ». En effet, il semble que l'auteur ne fait aucune distinction, pourtant très importante dans les études linguistiques, domaine où l'auteur situe son étude : « Cet ouvrage est fermement ancré dans le domaine de la linguistique » (p. 9). Pourtant quelques pages plus loin, l'auteur énonce que « dans l'analyse du discours telle qu'elle s'est développée depuis les années soixante-dix, la distinction entre discours et texte devient ainsi fondamentale » (p. 15).

La définition même du mot discours pose problème. Elle semble sortir de la sociologie des champs et semble un peu loin des préoccupations et problématiques de l'analyse du discours « à la française ». L'auteur se donne pour ambition de combler le fossé qui sépare traditionnellement deux courants en sciences humaines, à savoir d'un côté des approches micro, centrées sur l'acteur dans la sphère anglo-américaine, avec leur préférence caractéristique pour la construction de positions sociales dans des situations interactives et, de l'autre côté, des approches macro, plus connues en Europe, qui portent sur les